

L'effort de guerre de la *gente* féminine dans le mouvement insurrectionnel armé à l'Ouest-Cameroun 1956-1971

Basile Anyia Enyegue*

pp. 87-98

Introduction

Souvent emmenées par les épouses des leaders de l'UPC, comme Marthe Moumié ou Marthe Ouandié, les militantes nationalistes contribuent fortement à l'implantation du mouvement et à sa communication en direction de l'ONU, à laquelle elles adressent d'innombrables pétitions. Une fois la guerre déclenchée, les femmes jouent un rôle majeur au sein des maquis et en appui à la rébellion, pour le ravitaillement en vivres, argent et munitions, et la transmission des renseignements. Les combattantes de l'UPC s'affrontent parfois directement aux forces de l'ordre. Elles avaient aidé leurs maris, participé au travail des réseaux, pris des risques au même titre que les hommes. Mais rien n'était prévu pour elles, aucune loi, aucun statut. A l'époque, bien sûr, rares étaient les femmes qui travaillaient à l'extérieur. C'était le rôle du mari. Mais celles-ci étaient veuves, privées le plus souvent de moyens d'existence. Comme dans la plupart des guerres, les femmes sont aussi victimes de représailles. Elles subissent les agressions et viols visant les chefferies opposées au régime, ou sont soumises à la torture comme ce fût le cas par exemple au moment de la traque d'Um Nyobè. Dans la guerre psychologique menée par le gouvernement camerounais, certaines femmes servent la propagande officielle. Dès lors, quel est le rôle joué par la *gente* féminine dans la lutte nationaliste à l'Ouest-Cameroun ? La réponse à cette question orientera notre analyse autour des raisons d'entrées de la *gente* féminine au maquis, également sur le rôle de cette dernière dans le maquis et enfin sur les effets de l'insurrection armée sur la *gente* féminine.

 <https://doi.org/10.21747/0874-2375/af43a8>

* **Université de Douala** (Doctorat Ph. D). Enseignant – Chercheur, Université d'Ebolowa-Cameroun-/FALSH Département d'Histoire et de la Conservation du Patrimoine ; membre du Laboratoire des Etudes Stratégiques et Politiques de la Faculté des Arts, Lettres et Sciences Humaines de l'UFD-2SAD de l'UEB/FALSH) ; membre du Groupe d'Etudes et de Recherches sur l'Histoire des Relations Internationales, des Questions Diplomatiques et Stratégiques de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de l'Université de Douala (GERHIRIDIPS) ; et membre du Centre d'Etude Stratégiques pour l'Intégration Régionale en Afrique (CESIRA).

I. Les raisons d'entrées de la gente féminine au maquis

D'emblée, plusieurs raisons sont à l'origine de l'entrée de la gente féminine au maquis. Parmi ces dernières, nous avons entre autres : le suivisme par amour et par affranchissement, le mariage forcé et les pratiques de veuvage, la gente féminine victimes des kidnappings et d'une kyrielle de fléaux.

A. Le suivisme par amour et par affranchissement

Le plus logiquement du monde, elle suit son époux au maquis, par amour, par fidélité aux liens de mariage qui l'unissent à l'homme de sa vie. Par exemple, nous avons Gèneviève Chwaleng alias la Patience qui prend la décision d'accompagner son conjoint, le nommé Tadjio alias Papa de Bangou en juin 1969 (Kuikoua, 2004 : 61-62). À l'Ouest-Cameroun, la gente féminine intègre le maquis, simplement pour s'affranchir, pour se libérer des préjuger sociaux qui jouent en leur défaveur ou pour se soustraire de la domination oppressive de son mari. Dans la société traditionnelle Bamiléké la gente féminine a longtemps supporté les injonctions de la famille si bien que l'on a pu dire que les femmes Bamiléké étaient des esclaves qui travaillaient comme des bêtes de somme au profit de leurs maris, sans rien avoir en retour (*Ibid*).

En 1955, date du début de l'insurrection armée à l'Ouest-Cameroun, la gente féminine instruite et doter d'un certain pouvoir d'achat se débarrassent de leurs maris pour rejoindre les nationalistes en brousse. Tout comme la scolarisation et l'argent, le maquis a facilité l'émancipation de la gente féminine et lui ont permis d'acquérir l'indépendance vis-à-vis de leurs maris. Pendant la colonisation française, les français avaient mis sur pied, une kyrielle de mesures afin de favoriser l'évolution sociale de la gente féminine. Dès lors, cette dernière, dans une moindre mesure, pourrait déjà se prendre en charge, participer à la construction de son devenir social. Sur le plan éducatif, la gente féminine était déjà apte à travailler et de percevoir un salaire dans l'optique de s'affranchir de l'obscurantisme, du joug de leurs époux (Ndouke Kemajou, 2003 : 91).

B. Le mariage forcé et les pratiques de veuvage

D'emblée, le mariage forcé et les pratique du veuvage sont l'une des causes qui amène la gente féminine à adhérer le maquis. C'était l'occasion pour elle, de se débarrasser d'un époux ou un fiancé indésirable. C'est le cas de Jacqueline Kaka, forcée par ses parents à épouser Kakanou Louis le 09 janvier 1954. Cette dernière à tout fait pour se débarrasser de ce mari gênant (Sah, 2008 : 100-101). Egalement, certaines veuves ont pris le maquis pour se libérer d'un mariage forcé avec le beau-frère ou le beau-père qui voulait consommer la dot versée par son défunt frère. Veuve Marie Mekougang raconte ses souvenir d'enfance après le décès de son premier époux :

Lorsque je perdis mon Massa, son frère cadet décida de me prendre comme sa troisième femme. Ma belle-famille fit pression sur moi. Mon oncle m'obligea d'accepter puisqu'il disait ne pas avoir de l'argent pour rembourser la dot. Harcelée en amont par ma belle-famille et en aval par ma propre famille, je suivis notre voisin de champ qui travaillait au maquis comme agent de transmission¹.

¹ Rapport de la commission « Recherche » sur le rôle et l'engagement de la France dans la lutte contre les mouvements indépendantistes et d'opposition au Cameroun de 1945 à 1971, volume I, 30 janvier 2025, p. 440.

De plus, les pratiques du veuvage ont également poussé les femmes à prendre la route du maquis à l'Ouest-Cameroun surtout lorsqu'elles étaient accusées d'être à l'origine de la mort de leurs époux. Quelques années plus tard après l'inhumation de son mari, la femme devrait se rendre au village de sa belle-famille pour subir l'épreuve du veuvage. Lors de notre entretien avec Marie Rose Kemogne, elle nous fait savoir que :

La pratique du veuvage pouvait durer sept jours, deux semaines ou trois selon les familles. La veuve était assise nue sur les feuilles de bananiers, ointe de la poudre de kaolin, elle perd sa liberté et ne peut consommer la nourriture qu'on lui offrait. La rigueur de cette épreuve a poussé des veuves à prendre le chemin du maquis afin dans l'optique d'éviter les douleurs et les humiliations que procure l'épreuve, véritable chemin de croix².

C. La gente féminine : victimes des kidnappings et fidèles à leurs époux

À l'Ouest-Cameroun, la gente féminine a pris le chemin du maquis sous la contrainte d'un enlèvement. Les enlèvements étaient fréquents à l'Ouest-Cameroun. Les femmes étaient kidnappées par exemple, quand elles se rendaient au marigot, au marché, au champ, sur le chemin de l'église etc. Kuikoua dans son Mémoire, raconte les souvenirs d'une femme kidnappée par les nationalistes :

J'ai été kidnappée par les maquisards. J'étais employée comme cuisinière, les femmes savaient qui j'étais, avons passé trois semaines à Banti (Bafang) avant de regagner Fontsa Toulou (Dschang). Un mois après, nous sommes allées à Mbouda en affectation 9 autres filles et moi. Notre groupe de dix filles comportait les originaires de Bafang et de Dschang. Cinq mois après, on nous a affecté dans divers coins. En ce qui me concerne, j'ai été envoyée à Bandenkop où après un jour seulement, j'ai été conduite à Bayangam (Bafoussam). Six mois après, les forces de l'ordre, au cours d'une opération, m'ont récupérée. Notre maquis dénommé Déido (Bayangam) recevait les ordres du maquis Batouri (Badenkop). Le maquis constamment traqué par les forces de maintien de l'ordre³.

Dans le même ordre d'idée Odile Meinjuchimo renchérit :

Dans la nuit du 25 au 26 novembre 1959, mon mari Kamga Boniface et moi-même avons été enlevés par les insurgés. Nous avons été ligotés et conduits avant le jour à Fotouni dans le maquis appelé « Douala ville ». Nous y avons passé toute la journée. Une fois la nuit tombée, j'ai été conduite dans un autre maquis appelé « Gendarmerie de Fort Fourreau » aux bord du fleuve « Neu », limitant Bandjoun et Bangangté... je suis restée pendant deux semaines à Fort Fourreau qui était commandé par « sans pitié » dont j'ignore le nom propre. Ce maquis groupait plus d'une trentaine de personnes... Nous ne restions pas sur place. Tous les deux ou trois jours, nous changions de lieu... Je n'étais pas armée. Deux hommes étaient armés de fusils européens calibre 12 et trois fusils de traite tirant la cartouche calibre 12. Les quatre autres n'étaient armés que des machettes⁴.

Aussi, notons que, plusieurs femmes se sont retrouvées en brousse pour des raisons de fidélité à leurs époux nationalistes. En pays Bamiléké, le mariage est une réalité sacrée. Le respect et la fidélité de la femme vis-à-vis de son époux n'ont aucun prix. Plusieurs

² Entretien avec Kemogne Marie Rose, cultivatrice, 65 ans, Dschang le 12 juillet 2023.

³ *Idem*.

⁴ Bulletins de Renseignements Hebdomadaire, période du 11 au 17 juin 1961.

combattants doivent leur survie à l'appui de leur femme. C'est le cas de Anatole Naossi, ex commandant de l'ALNK reconnaît que son épouse lui a apporté un très grand soutien durant tout le temps qu'il a passé au maquis. Elle était de tout cœur avec lui. C'est également le cas de Jean Mbouendeu qui affirme qu'après plusieurs années passées dans le maquis de Kékém, il a survécu grâce à la complicité de ses cinq femmes⁵.

D. La gente féminine : victime d'une kyrielle de fleaux

Au Cameroun en général et l'Ouest-Cameroun en particulier, la gente féminine était victime d'un ensemble de mœurs qui leur ont drainé vers le maquis. Parmi ces fléaux, on peut citer : l'oisiveté, le chômage et la prostitution. Ainsi, à l'aube de l'indépendance, le chômage qui sévit dans les grandes agglomérations urbaines pousse certaines femmes à prendre le maquis. Elles étaient convaincues que leur situation de misère était volontairement provoquée et entretenue par le gouvernement pour nuire, car elles n'avaient pas confiance en l'armée de la communauté chargée de sa protection⁶. Or, les combattants de l'ALNK impressionnent la population et sont considérés comme des hommes riches, capables de les protéger. Afin de survivre, les femmes sans emploi se livrent au vagabondage et à la prostitution. Elles sont à la merci des nationalistes et des soldats franco-camerounais⁷.

II. Le rôle de la gente féminine dans le maquis

Dans le maquis à l'Ouest-Cameroun, la gente féminine jouait plusieurs rôles. Elle était à la fois agente de renseignement tant du côté des insurgés que du côté de l'administration française. Elle jouait le rôle de combattante, de ravitaillement, sentinelle, de transmission et vague-mestre.

A. La femme combattante

D'ores, rappelons que la gente féminine occupe une place de choix dans de multiples engagements du parti. Comme on peut le constater le 10 avril 1950, lors du premier congrès de l'UPC à Dschang, ce dernier était présidé par une femme la nommée Mambou Nganou. Elle était princesse de la chefferie Bana. Au cours de cette période de 1950 à 1960, la gente féminine ne partait pas au combat (Sah, 2008 : 109). Son rôle était de ravitailler les maquis sans y rendre au front. Car les combattants n'avaient pas confiance en elle et redoutaient les trahisons venant de sa part. Ainsi, la mise en écart de la gente féminine n'était pas gratuit. Cela était dû à la mauvaise préparation physique et psychologique de cette dernière. Car dans le passé, elle n'avait jamais constitué une force combattante par exemple à l'occasion des conflits intercommunautaires. On comprend alors que, les envoyées au combat signifiaient la mort du mouvement insurrectionnel car à défaut de vaincre, elles pouvaient facilement passer à l'ennemi avec armes et bagages (Anyia Enyegue, 2024 : 287).

Également, la gente féminine ne partait pas au front à cause du manque d'arme de combat. Les armes faisaient défaut aux femmes ; seuls les hommes en disposaient. Nonobstant, les femmes furent utilisées comme convoyeuses de ces armes notamment des armes de petite taille, les armes de poing (pistolets automatiques et revolvers) (*Ibid*).

⁵ *Ibid*.

⁶ Rapport de la commission « Recherche » sur le rôle et l'engagement de la France dans la lutte contre les mouvements indépendantistes et d'opposition au Cameroun de 1945 à 1971, volume I, 30 janvier 2025, p. 752.

⁷ *Ibid*.

Toutefois, lors d'un congrès organisé par les cadres nationalistes à Babadjou le 25 mars 1960, en vue de réconcilier les différentes tendances de l'insurrection armée, les femmes soumièrent leurs doléances parmi lesquelles la possibilité pour elle de participer aux combats. On peut lire : « Ne connaissez-vous pas qu'une femme la nommée Jean-Darc a sauvé la France ? Pourquoi dans le Kamerun, une femme ne doit pas aller en guerre ?⁸ ». A travers ces propos, on comprend que la femme Bamiléké était déterminée à combattre corps et âme pour la libération du Cameroun. En ce qui concerne la participation de la gente féminine Bamiléké dans le combat, le congrès de Babajou, tenu le 25 mars 1960, constitue une étape importante. A compter de cet instant, la gente féminine est reconnue également comme combattante au côté des nationalistes, par la police et la gendarmerie⁹. Jean Michel Siewé interrogé par la gendarmerie de Bafang le 2 septembre 1960 déclare que : « Martin Singap, le chef d'état-major de l'ALNK était toujours accompagné de quatre jeunes filles habillées d'une culotte, d'un veston modèle des nationalistes et coiffées d'un foulard. Elles étaient chargées d'exécuter les traîtres »¹⁰. Au cours d'une patrouille comprenant un sergent-chef, 9 soldats, 2 gendarmes (tous européens), 2 auxiliaires de gendarmerie et 4 gardes camerounais, sous la houlette du commandant de la gendarmerie de Bafang, le 28 octobre 1959, en vue de la reconnaissance de la route de Fotouni et de la recherche des renseignements sur les troupes nationalistes qui procédaient à des harcèlements dans le col Batié, une étonnante troupe de 120 à 150 femmes armées de gourins, de machettes, de bouteilles et très agressives l'accrocha dans la région de Bafangan. Ce groupe de femmes était encadré par des combattants nationalistes¹¹. Les femmes combattantes étaient capables de passer à l'attaque au point de semer la panique au sein d'une patrouille de l'armée coloniale. Cela fut observé à Bamougoum, près de Bafoussam. Le colonel commandant le secteur ouest, dépassé par un tel événement, saisit par écrit, le Haut-commissaire de la République française au Cameroun pour avoir la conduite à suivre en cas de récidive. Le gouverneur du Cameroun répond :

J'ai l'honneur de vous faire connaître que la conduite à tenir par les Forces de la 3^e catégorie amenées à rencontrer une bande importante de femmes armées en pays Bamiléké est la suivante :

- 1.^o – Si l'élément de l'armée peut éviter le contact, il se retire et informe le représentant le plus proche de force de 1^{ère} ou 2^e catégorie qui prendra l'affaire à son compte en fonction de ses possibilités.
- 2.^o – Si le détachement des forces de 3^e catégorie se trouve dans une situation telle qu'il ne peut se dégager autrement, il emploiera la force en utilisant des armes d'efficacité progressivement croissante, c'est-à-dire :
 - grenades lacrymogènes ;
 - grenades offensives ;
 - armes individuelles.

Il ne peut être question de faire anéantir un petit détachement de nos forces par une de ces bandes

Signé : Xavier Torre¹².

La gente féminine a joué un rôle capital dans la réussite des victoires enregistrées par l'ALNK contre l'ennemi. A Bamendjou c'est contre de véritables amazones que les

⁸ ANY (1963), vt 1/14, Terrorisme, sécurité.

⁹ APO (1966), 1 AA 146, Cameroun, République Fédérale, sécurité.

¹⁰ APO (1966), 1AA 128, Rébellion, éradication.

¹¹ *Ibid.*

¹² Rapport du chef du cabinet militaire, n.° 43/CM. Haussaire à colonel commandant le secteur Ouest, Yaoundé, le 30 octobre 1959. L'état-major de l'ALNK n'hésitait pas à utiliser des femmes combattantes comme rempart entre ses hommes et les forces de maintien de l'ordre.

militaires ont eu à faire face. Le tableau suivant met en évidence la liste de quelques femmes amazones parmi les plus engagées, reconnues par l'autorité administrative et judiciaire comme ayant joué le rôle de leader dans le maquis.

B. La gente féminine : agente de renseignement des nationalistes

La gente féminine dans le maquis a également joué le rôle d'informatrice. Elle était souvent utilisée par les insurgés pour espionner les forces de maintien de l'ordre et les autorités administratives (Anyia Enyegue, 2020 : 166). La femme était chargée de la transmission des courriers et de la distribution des tracts, ceci en raison de la stricte surveillance dont les hommes faisaient l'objet de la part des autorités militaires. Les femmes recevaient des lettres des dirigeants des maquis et les acheminaient vers différentes formations de base. Il n'était donc pas surprenant que des femmes aient été interpellées en possession des tracts nationalistes ; le rapport de la gendarmerie de Bafoussam le 27 octobre 1959 souligne que lors d'une opération de ratissage dans les quartiers Latsist I et II à Bamendjou, des documents concernant l'activité nationaliste furent trouvés en possession d'un groupe de six femmes¹³.

Elle avait pour mission de mémoriser et d'indiquer les dates et les zones qui devaient faire l'objet des attaques¹⁴. En utilisant la séduction, les femmes obtenaient de précieuses informations qu'elles transmettaient directement aux insurgés pour leur permettre d'organiser leur défense. Cette tactique a été utilisée par la plupart des nationalistes. Elle a permis aux insurgés de renforcer les sentinelles, d'organiser les embuscades et surtout de se préparer sérieusement avant l'arrivée de l'armée régulière (Anyia Enyegue, 2020 : 169). En séduisant certains hommes des forces de l'ordre, la gente féminine parvenait les plans d'attaque conçus par les plus hautes autorités militaires et administratives. Ces dernières arrivaient à convaincre les soldats de changer de chemin dans l'optique de préserver le maquis dont elles dépendaient. Le recours à la séduction par la femme Bamiléké était lié à sa neutralité qui lui était habituellement reconnue. Le bulletin de renseignements hebdomadaire de la période du 11 au 17 juin 1961 souligne que : les contacts fréquents étaient établis entre les maquis et les civils par l'intermédiaire notamment de la femme. Elle recherchait toute information de nature à assurer la protection des maquis et à freiner la progression des forces de l'ordre (Kenné, 2022 : 112).

Quant à l'espionnage, il consistait aussi à suivre discrètement l'ennemi, à tromper sa vigilance afin de tirer de lui un certain nombre d'information d'ordre stratégique. L'une des méthodes d'espionnage pratiquée par les femmes de l'ALNK consistait à tendre des embuscades aux fins d'arrêter des véhicules d'automobiles et de détrousser les passagers. Au bord de la route, il arrivait de procéder à l'auto-stop des véhicules, faisant semblant d'être en situation de détresse. Les sinistres sortaient de leur cachette et prenaient à l'assaut le convoi qui était totalement pillé (*Ibid*). La gente féminine réussissait ainsi à localiser la base de l'ennemi, ses effectifs, le type et la qualité de ses armes. Léon Sah présente quelques-unes de ces multiples stratégies dans le maquis « Nigéria » du Ndé :

La méthode qui était employée, dépendait du cas qui était en face. Il arrivait que les femmes plaçaient au bord de la route, feignant d'être malade, à l'arrivée d'un convoi. Lorsque celui-ci s'arrêtait, nos camarades attaquaient la voiture, retirant de force, les jeunes qu'on enrôlaient directement. Récupérant argent, armes et tout ce qui était comestible. Elles possédaient aussi par séduction. Lorsque ces dernières

¹³ APO (1959), IAA 172, BR N.° 36, 27 octobre-4 novembre.

¹⁴ *Ibid*.

voulaient avertir quelqu'un ou l'éliminer pour trahison ou faute lourde, les femmes choisissaient la plus belle parmi elles. Son rôle était de séduire le concerner, de gagner sa confiance et de maîtriser son programme. Une fois cette étape réussie, il était facile de glisser une lettre d'avertissement comportant son identité, ou de l'empoisonner. Tout ceci devait se dérouler en un temps relativement court puisqu'il n'était pas question de laisser de traces. Cela signifiait dans le jargon populaire que le « vent » était passé (Sah, 2008 : 114).

En campagne ou dans le maquis, la gente féminine qui était de connivence avec les insurgés a joué un rôle important, mais extrêmement dangereux auprès de leur mari. C'était de la trahison pure et simple. En effet, les combattants remettaient des lettres de menace aux femmes qui allaient les glisser sous l'oreiller de l'homme pendant son sommeil¹⁵. Le matin sous prétexte d'arranger le lit, elle soulève brusquement l'oreiller. La lettre qui tombe sous le regard du mari pousse cette dernière à s'exclamer sur la provenance de cette lettre. Après lecture, le mari prend peur et la femme s'empresse de le rassurer en indexant le « vent », puisqu'on ne voyait pas le messager¹⁶.

Notons que, outre leur travail de renseignement, les femmes furent très actives dans la résistance intellectuelle, le noyautage des administrations publiques, les filières d'exfiltration et, plus tard, le soutien matériel aux maquis et la participation directe aux combats.

C. La gente féminine : agente de renseignement de l'administration française

Durant l'insurrection, le monde féminin est aussi divisé que la société dans son ensemble. Certaines femmes, s'engageant fortement dans l'insurrection armée et partageant l'idéal des militants de l'UPC, apportent ainsi leur soutien au mouvement nationaliste à travers l'exécution de multiples tâches. Enoch Kwayeb note à ce propos :

En plus de leur rôle « d'agent de liaison », ce sont elles qui ravitaillent les maquis en vivres, en argent sinon en munitions, les paniers qu'elles portent et qui sont censés contenir les produits de leur culture peuvent contenir en dessous des armes, des munitions, des correspondances destinées au maquis ou émanant du maquis¹⁷.

D'autres en revanche prennent position contre « la rébellion » et jouent, avec les enfants, un rôle important dans le système d'autodéfense, voire sont employées par l'armée régulière dans le combat, la cuisine, le portage, l'espionnage, etc. (Ngondzi, 2013 : 21). Néanmoins, au quotidien, les femmes participent surtout à la fourniture du renseignement. Elles transmettent aux forces régulières des informations précieuses sur l'organisation et le fonctionnement des maquis, ce qui facilite ensuite leur démantèlement (Anyia Enyegue, 2024 : 389).

Pour cela, elles épient dans les champs et dans les concessions abandonnées et dénoncent les « bandes rebelles » qui s'y cachent. Ce travail d'espionnage n'est toutefois pas sans danger. En avril 1964, deux femmes sont ainsi molestées au sein du groupement Bamougong alors qu'elles rentrent du marché de Mbouda. Malgré l'intervention de l'autodéfense, de la garde civique et des villageois, les rebelles disparaissent avec les deux femmes, laissant sur le lieu du forfait une tine d'huile, une cuvette et un bidon à moitié plein de pétrole¹⁸.

¹⁵ Rapport de la commission « Recherche » sur le rôle et l'engagement de la France dans la lutte contre les mouvements indépendantistes et d'opposition au Cameroun de 1945 à 1971, volume I, 30 janvier 2025, p. 470.

¹⁶ *Ibid.*

¹⁷ ASPMB (1959), Politique générale, Situation avant le 17/07/1959, p. 8.

¹⁸ ASPMB (1964), Rapport CCO du 16/04/1964, p. 2.

Cet exemple montre que les femmes, quand elles décident d'apporter leur soutien à la répression, ne sont pas à l'abri du danger, tout comme les nationalistes (Abwa, 2010 : 228).

D. La gente féminine : agente de ravitaillement et sentinelle dans le maquis

La femme dans le maquis de l'Ouest-Cameroun jouait le rôle de sentinelle. La stratégie la plus utilisée était le guet. Il consistait à lever une équipe de combattants de surprendre l'ennemi ou de protéger un site de sécurité. Lorsque le maquis était installé sur la vallée, les sentinelles bénéficiaient d'un avantage naturel capital. Il s'agit des sommets des montagnes, les arbres comme mirador. Ces atouts naturels représentaient de véritables tours de contrôle situées à la périphérie du centre de regroupement. Les guetteuses poussaient parfois des cris de guerre spécialement appris au « tcha-tcha »¹⁹.

Ces cris traduisent la présence de l'ennemi. Si ces cris venaient de loin, l'écho était répété par d'autres femmes jusqu'à ce que le reste des combattants au régiment soit informé (Anyia, 2024 : 371). Pendant la nuit, les combats étaient rudes, l'obscurité rendait la tâche plus difficile, d'où le recours aux mots de passe dont le code pouvait changer d'une région à une autre, d'un maquis à un autre. A Dschang par exemple, le mot de passe était du « *pidging* ». Le premier venu pouvait par exemple dire « *every day* »²⁰ et l'autre répondait immédiatement « *I they try* »²¹.

La gente féminine dans le maquis ravitaillait les insurgés en vivres. Dans la journée, elle vague ses occupations, et la nuit, elle fournit les vivres aux insurgés. Elle était chargée de faire les travaux domestiques, de nourrir les combattants qui viennent souvent de diverses localités et luttent parfois dans des régions très éloignées de leurs familles et de leurs villages d'origine. Les femmes nouvellement recrutées se voyaient assigner des tâches domestiques. C'était là une autre façon de les tenir à l'œil et de les empêcher de s'en fuir²². Elles approvisionnaient en eau, allaient à la recherche du sisal²³ pour la lessive, elles raccommodaient les vêtements déchirés, cousaient les drapeaux et surtout servaient de repos aux combattants. Dans le maquis de Batcha ou ceux de la ceinture de Mbouda, les femmes cultivaient une gamme variée de produits pour l'alimentation : maïs, arachides, haricots, pomme de terre, condiments et quelques tubercules²⁴. Là où étaient cultivées les pommes de terre, elles inséraient parfois de la marijuana, chanvre indien dont les feuilles ressemblent à celles des pommes de terre. Une fois mature, cette drogue était récoltée et séchée pilée, et expédiée au maquis pour consommation. La survie des combattants dans les maquis dépendait du système de ravitaillement qui était mis en place. La femme était celle qui était mieux placée pour effectuer le ravitaillement, compte tenu des facilités qu'elle avait auprès des équipes de contrôles de la gendarmerie et de l'armée régulière. Car, une fouille minutieuse et stricte était effectuée sur les hommes, alors que, la femme, considérée comme « sexe faible », attirait peu d'attention sur elle²⁵.

C'est dans cette optique, le ravitaillement avait fini par être considéré comme étant une activité purement féminine. La femme assurait le relais entre le village et le maquis qu'elle

¹⁹ Rapport de la commission « Recherche » sur le rôle et l'engagement de la France dans la lutte contre les mouvements indépendantistes et d'opposition au Cameroun de 1945 à 1971, volume I, 30 janvier 2025, p. 477.

²⁰ Entretien avec Fotsing Guénolé, ancien combattant, 75 ans, Bafoussam le 23 mars 2023.

²¹ En pidgin « je me débrouille ».

²² Rapport de la commission « Recherche » sur le rôle et l'engagement de la France dans la lutte contre les mouvements indépendantistes et d'opposition au Cameroun de 1945 à 1971, volume I, 30 janvier 2025, p. 479.

²³ Plante qui pousse en touffe sous forme de chou-fleur. La plante est un détergent naturel dont se servent les insurgés qui manquent de savon.

²⁴ Entretien avec Fotsing Guénolé, ancien combattant, 75 ans, Bafoussam le 23 mars 2023.

²⁵ Rapport de la commission « Recherche » sur le rôle et l'engagement de la France dans la lutte contre les mouvements indépendantistes et d'opposition au Cameroun de 1945 à 1971, volume I, 30 janvier 2025, p. 471.

ravitailait en produits de première nécessité comme les allumettes, le pétrole, la cigarette, le poisson fumé, le sel, l'huile de palme, les couvertures, les marmites, les matelas, les vêtements, les assiettes, les miroirs, les livres et d'autres produits de consommation courante. Certaines femmes préparaient des mets réputés difficiles au village pour les envoyer aux camarades et aux époux installés au maquis²⁶. De plus, dans le maquis, la gente féminine ravitaillait les combattants en munitions. Ces derniers utilisaient des pierres arrondies comme munitions. Les femmes étaient chargées de la collecte des pierres spéciales dont les formes les plus recherchées étaient sphériques ou cylindriques. Pour les transporter, les femmes les dissimulaient dans les Calebasses pleines d'huile ou d'eau. L'absence de munitions avait amené les combattants à opter pour d'autres munitions telles que les morceaux de marmites en fer (Anyia Enyegue, 2024 : 399-400). Toutefois, le rôle de la gente féminine en matière de ravitaillement et d'alimentation des maquis a pendant longtemps assuré une certaine pérennité et la stabilité de la formation.

E. La gente féminine : véritable agente de transmission et vaguemestre

Beaucoup de femmes n'ont sollicité aucun titre de résistance auquel elles auraient eu largement droit, persuadées d'avoir simplement « aidé » leurs maris, leurs fiancés, leurs pères ou leurs frères. Or, en matière de renseignement, leur rôle se trouvait démultiplié à cette époque du fait qu'elles disposaient de plus grandes facilités pour se déplacer que leurs camarades masculins. Dans les zones côtières interdites, et autres lieux stratégiques par exemple, les fonctionnaires du service de renseignements généraux, les jugeant moins dangereuses, les contrôlaient en effet moins durement (*Ibid*).

Plusieurs femmes ont été agent de liaison aux maquis. Elles étaient courageuses, volontaires, dont l'engagement stimulait foi et détermination chez les combattants. C'est le cas de Elisabeth Makoundjou, de Bandenko, agent de liaison entre différents maquis, de Thérèse Makamleu de Baham, agent de liaison et stratège des embuscades, d'Anne Yimdbo de Baham, de Clara Nya de Bangangté, nommée la séduisante, de Moyonghé de Baham, toutes fidèles à la devise de l'ALNK: « vaincre ou mourir »²⁷.

Elles étaient de véritablement courroies de liaison entre les villages et la brousse, entre différents maquis. La gente féminine a fourni des informations capitales aux nationalistes de l'ALNK opérant en brousse. Grace aux informations fournies par cette dernière, les combattants connaissaient d'avance à quel moment les forces de l'ordre régulières devaient se déplacer, le chemin qu'ils devaient prendre. Aussi, les combattants pouvaient localiser la position de l'ennemi, de l'attaquer ou de se replier stratégiquement dans une cachette, de tendre une embuscade ou même d'évaluer les forces de l'ennemi. Il fallait contrôler l'ennemi de l'amont en aval, or les moyens de communications faisaient défaut²⁸.

Pour pallier ce manquement, les femmes munies d'un « laissez-passer » devaient constamment se déplacer d'un maquis à l'autre, pour recueillir ou délivrer une information. La gente féminine avait la lourde responsabilité de porter les documents secrets qu'elles dissimulaient sur elles, parfois dans les parties intimes du corps. Les églises, les marchés, les devantures des salles de cinéma, les pharmacies, les hôpitaux, les écoles, étaient des zones où les tracts étaient diffusés²⁹.

La gente féminine dans le maquis à l'Ouest-Cameroun jouait aussi le rôle de vaguemestre et se spécialisait dans le port des lettres d'un maquis à l'autre, ou d'un village vers le maquis. C'est

²⁶ *Ibid*.

²⁷ APO (1959), 1AA 172, BR N.° 36, 27 octobre-4 novembre.

²⁸ Entretien avec Fotsing Guénolé, ancien combattant, 75 ans, Bafoussam le 23 mars 2023.

²⁹ *Ibid*.

le rôle que jouait Wégong Thérèse arrêtée par les force de l'ordre le 20 juin 1961 à Bafang. Elle portait sur elle, huit lettres dont une destinée à Nemaleu Nguetchoua Alphonse, infirmier à l'hôpital de Banka. Elle assurait la liaison entre plusieurs maquis. Sa zone d'opération était comprise entre Batié et Bafang³⁰. La gente féminine cachait les documents dans les cheveux, les poches secrètes, les chaussures, les habits, les couches attachées sur le bébé, les parties intimes. Ces secrets furent dévoilés à la veille de l'indépendance³¹.

Cela a eu pour conséquence, les fouilles impliquant des femmes devinrent de plus en plus assidues. Ainsi, à 1959, l'administration coloniale qui avait déjà l'information concernant les différents endroits où les femmes cachaient les documents, autorisa les forces de maintien de l'ordre à fouiller systématiquement les femmes jusqu'aux parties intimes. Cette autorisation administrative occasionna beaucoup de remous dans les familles Bamiléké à l'Ouest-Cameroun si bien que la gente féminine dépourvues de dessous par contestation et par solidarité soulevaient leur robe à l'approche des soldats. Dans la tradition Bamiléké, ce geste porte malédiction, notamment lorsqu'il est posé par des femmes âgées (Anyia Enyegue, 2024 : 387).

Agentes de renseignements, guetteuses, saboteuses, femmes de liaison, opératrices radio, convoyeuses d'équipages à faire sortir du pays, patronnes de sous-réseaux et même de réseaux, toutes avaient en principe leur spécialité. En principe seulement, car la réalité de l'action clandestine les obligeait, comme leurs camarades masculins, à changer de rôle plus souvent qu'à leur tour³².

III. Effets de l'insurrection armée sur la gente féminine

L'insurrection armée a eu plusieurs effets sur la gente féminine au Cameroun en général et à l'Ouest-Cameroun en particulier, notamment dans le domaine politico-économique et social.

A. Dans le domaine politico-économique

Dans le maquis, la gente féminine s'habituaient à la gestion de la chose politique, car elle était très active. Une fois revenue à la normale, certaines femmes adhèrent à l'Union Nationale Camerounaise, le seul parti unique dont elles participaient à son essaimage. Dès lors, elles participaient à la construction de la région, et mirent leur connaissance au service des efforts de construction nationale. C'est le cas d'Aline Pohango qui avait opéré dans un maquis aux environs Batcha en 1962³³.

Sur le plan économique, les femmes ex-combattantes de l'ALNK épaulèrent leurs maris, attelés à divers travaux qui devaient leur permettre de se réadapter et de parfaire leur insertion dans une société pacifiée. La femme participait aux travaux champêtres et aux transactions commerciales qui leur rapportait quelque argent. Le soutien matériel et surtout financier des femmes a permis aux hommes, soit de rajeunir leurs plantations de café abandonnées pendant les années de braise, soit de construire une nouvelle case, soit d'ouvrir un petit commerce. Jean Mbouende qui séjourna au maquis pendant plusieurs années déclare qu'il se tira d'affaire grâce à l'appui multiforme de ses épouses Elisabeth Kadji, Pauline Djomo, Ngandeu Elisabeth, Jeanne Tiemeni et Jeannette Nana. Les femmes sont restées maîtresses des plantations qu'elles exploitaient en l'absence des hommes. Elles ont, de ce fait, acquis un pouvoir économique nouveau et important : certaines refusèrent de s'en dessaisir après la

³⁰ ANY (1963), IAA 1439, Ndé, Rébellion activités.

³¹ Entretien avec Takam Antoinette, cultivatrice, 74, Dschang, le 10 février 2022.

³² ANY (1963), IAA 1439, Ndé, Rébellion activités.

³³ *Ibid.*

normalisation de la situation. Cette relative liberté et cette aisance économique conduisirent au libertinage. Des femmes rechignèrent à demeurer au foyer comme par le passé³⁴.

B. Dans le domaine social

La gente féminine dans le maquis connut une émancipation rapide. Puis que leurs époux étaient constamment absents, elle était obligée de se battre pour faire vivre la famille. Elle apprit à construire une case, à ramasser du bois de chauffage, à créer des plantations et assurer seule l'éducation des enfants. Du fait de cette émancipation, certaines pratiques traditionnelles rétrogrades furent battues en brèche à l'instar du phénomène de la dot colossale et des mariages forcés ou précoces. Egalement, l'éducation, la scolarisation des jeunes filles connut une importante accélération. Une fois le maquis terminé, la gente féminine occupa une place importante dans une société qui s'urbanisait rapidement à cause du même phénomène³⁵.

Certains chefs, menacés par les combattants, abandonnèrent leur chefferie et se cachèrent. Leurs épouses furent abandonnées à elles-mêmes et tout naturellement, se livrèrent à la prostitution dans les villages. Par-dessus le marché, le viol, rare en temps de paix dans ce système fortement policé fit son apparition. Plusieurs cas d'infidélité conjugale se multiplièrent. Le désordre qu'elle généra contribua à la dissolution des mœurs. Les enfants bavards virent le jour aussi bien dans les familles que dans les chefferies. Dès lors, se pose le problème de succession après quelques décennies, car pour succéder à un chef, l'enfant qui aspire au titre doit être légitime de façon incontestable d'une part. D'autre part, les femmes qui ont eu des enfants pendant que leurs maris étaient au maquis, éprouvent la plus grande peine à faire accepter ces enfants sous le toit conjugal du couple³⁶.

Ces derniers étaient soupçonnés de parricide potentiel. Les parents étaient obligés d'accepter et d'encourager les avortements, une pratique interdite dans la société Bamiléké. Cette pratique immorale se développa avec le cortège de risques qu'elle comporte : décès de l'épouse ou de la fille, multiplication des cas de stérilité et de maladies sexuellement transmissibles. L'observation des pratiques que commande une bonne hygiène prit un coup sérieux d'où l'extension des cas de maladie et affections diverses à l'instar de la trypanosomiase, de la fièvre jaune, IST, de la lèpre et de la gale. Ces maladies connurent une importante recrudescence par la situation de guerre. Des enfants eurent à souffrir du rachitisme et du Kwashiorkor... (Kenné, 2022 : 128).

Conclusion

En définitive, il était question dans ce travail de l'effort de guerre de la gente féminine dans le mouvement insurrectionnel armé à l'Ouest-Cameroun. De notre analyse, il en découle que plusieurs raisons sont à l'origine de l'entrée de la gente féminine au maquis. Parmi ces dernières, nous avons entre autres : le suivisme par amour et par affranchissement, le mariage forcé et les pratiques de veuvage, la gente féminine : victimes des kidnappings et d'une kyrielle de fléaux. De plus, dans le maquis à l'Ouest-Cameroun, la gente féminine jouait plusieurs rôles. Elle était à la fois agente de renseignement tant du côté des insurgés que du côté de l'administration française. Elle jouait le rôle de combattante, de ravitaillement, sentinelle, de transmission et vaguemestre. L'insurrection armée a eu plusieurs effets sur la gente féminine au Cameroun en général et à l'Ouest-Cameroun en particulier. Dans le domaine

³⁴ *Ibid.*

³⁵ ANY (1963), 1AA 1439, Ndé, Rébellion activités.

³⁶ *Ibid.*

politico-économique la gente féminine s'habituaient à la gestion de la chose politique, car elle était très active. Les femmes ex-combattantes de l'ALNK épaulèrent leurs maris, attelés à divers travaux qui devaient leur permettre de se réadapter et de parfaire leur insertion dans une société pacifiée. Elle participait aux travaux champêtres et aux transactions commerciales qui leur rapportait quelque argent. Dans le domaine social, la gente féminine dans le maquis connut une émancipation rapide. Puis que leurs époux étaient constamment absents, elle était obligée de se battre pour faire vivre la famille. Elle apprit à construire une case, à ramasser du bois de chauffage, à créer des plantations et assurer seule l'éducation des enfants.

Références bibliographiques

- Abwa, D. (2010), *Cameroun, histoire d'un nationalisme 1884-1961*. Yaoundé : CLÉ.
- ANY (1963), 1AA 1439, Ndé, Rébellion activités.
- (1960), vt 1/14, Terrorisme, sécurité. 1960-1965 (avec la cote APO 1AA7).
- Anyia Enyegue, B. (2024), *Les renseignements généraux et la lutte contre l'insurrection armée au Cameroun 1947-1971. Cas du pays Bassa et l'Ouest-Cameroun*, Thèse de Doctorat Ph.D en Histoire, Université de Yaoundé I.
- (2020), *Les renseignements généraux dans la lutte contre l'insurrection armée en Sanaga-Maritime 1956-1963*, Mémoire de Master en Histoire, Université de Yaoundé I.
- APO (1966), 1 AA 146, Cameroun, République Fédérale, Sécurité.
- (1960), 1AA 128, Rébellion, éradication.
- (1959), 1AA 172, BR N.° 36, 27 octobre-4 novembre.
- ASPMB (1964), Rapport CCO du 16/04/1964, p. 2.
- (1959), Politique générale, Situation avant le 17/07/1959, p. 8.
- Bulletins de Renseignements Hebdomadaire (1961), période du 11 au 17 juin.
- Entretien (2023a), Kemogne Marie Rose, cultivatrice, 65 ans, Dschang le 12 juillet 2023.
- (2023b), Fotsing Guénolé, ancien combattant, 75 ans, Bafoussam le 23 mars 2023.
- (2022), Takam Antoinette, cultivatrice, 74, Dschang, le 10 février 2022.
- Kenné, F. M. (2022), *Vivre sous maquis. Décolonisation, nationalisme et architecture militaire à l'Ouest Cameroun de 1957 à 1971*. Dschang : Editions Lignes.
- Kuikoua, F. (2004), *Femme au maquis en région Bamiléké (1955-1971)*, Mémoire de Maîtrise en Histoire, Université de Yaoundé I.
- Ndouke, Kemajou (2003), "L'incidence de la scolarisation féminine sur les dynamiques sociales, économiques, culturelles et politiques au Cameroun sous régime français, 1929-1960, Mémoire de DIPES II en Histoire, ENS de Yaoundé.
- Ngondzi, J. R. (2013), *Enfants-soldats, conflits armés, liens familiaux : Quels enjeux de prise en charge dans le cadre du processus de DDR ? Approche comparative entre les deux Congo*, Thèse de Doctorat en Science Politique, Bordeaux, Université Montesquieu-Bordeaux IV.
- Rapport de la commission « Recherche » (2025), sur le rôle et l'engagement de la France dans la lutte contre les mouvements indépendantistes et d'opposition au Cameroun de 1945 à 1971, volume I, 30 janvier 2025.
- Rapport du chef du cabinet militaire (1959), n.° 43/CM. Haussaire à colonel commandant le secteur Ouest, Yaoundé, le 30 octobre.
- Sah, L. (2008), *Femmes Bamiléké dans le maquis au Cameroun 1955-1971*. Paris : L'Harmattan.